

La (dé)mission perverse

Pierre BRUNO

D'un article précédent ¹, dont celui-ci peut passer pour la suite, je retiendrai une assertion : *la perversion vise une jouissance sans libido*, et une question : *quel(le) partenaire veut le pervers ?* Pour l'assertion, sans chercher ici à répéter ce qui, à mes yeux, la fonde, il me semble pouvoir en confirmer la justesse en faisant état du fait que la perversion est *incompréhensible*, strictement, au névrosé, parce que celui-ci ne peut même imaginer qu'une jouissance soit désérotisée. On peut même dire, au contraire, que son vœu est de pouvoir enfin jouir de ce moment où la perte de soi correspond à une extase sans bord, dont il suppose que seule une femme est capable de l'éprouver. La jouissance, selon lui, se trouve dans l'Autre féminin, formule qui pourrait paraître hétérodoxe si le névrosé ne se définissait par l'échec, toujours recommencé, d'en saisir et d'en fixer l'advenue. Octave ², à cet égard, est névrosé puisque, même au prix de se dédoubler entre l'invité qui surprend Roberte et le mari qui voudrait partager avec elle l'instant de frisson voluptueux que provoque l'irruption inattendue, de nouveau la saynète doit être rejouée parce qu'elle n'aboutit jamais. Autrement dit, aucune alternative, dans ce cas, à la familière et monotone jouissance phallique, sauf le piment furtif qu'offre cette « loi de l'hospitalité ».

Tout autre est l'axe de la perversion : là il s'agit non pas de partager une jouissance jugée érotiquement suprême, mais de partir au contraire du constat désolant que l'Autre, féminin ou pas, est « un désert » quant à la jouissance et que la *mission* du pervers est de permettre le retour de la jouissance vers cet Autre, mais à une condition que j'ai dite, et qui résume la conception rigoriste que le pervers se fait de la loi prêtée au père, que nulle libido ne vienne gâcher une jouissance qui doit être filtrée de tout élément érotique, ce qui la rendrait impure et, en conséquence, bonne à jeter.

Pierre Bruno, < pierre.bruno@wanadoo.fr >

1. P. Bruno, « L'arrangement », *PSYCHANALYSE*, n° 5, Toulouse, érès, janvier 2006.

2. P. Klossowski, *Les lois de l'hospitalité*, Paris, Gallimard, 1965.

Médée-Madeleine

Pour examiner l'enjeu par son angle le plus prosaïque et le moins sophistiqué, je commencerai par cette remarque que rien n'est moins souhaitable que le sort du partenaire de l'homosexuel pervers. Qu'on songe à Madeleine, pour André Gide, ou à Abdallah, pour Jean Genet, l'amour sans pareil à eux porté fut l'*antichambre* (à prendre pour Madeleine dans son sens littéral) de la mort, seule garantie réaliste pour que le légal du jouir ne soit pas terni par la rouille du vivant. Lacan, dans son écrit sur Gide, éclaire le procès par lequel ce dernier refait l'autre en soulignant d'abord, fidèlement à Freud, que Madeleine est l'enfant qu'il s'agit de protéger de la vie (donc lui-même dans sa relation avec sa propre mère), puis, second temps moins aperçu, que « la lettre vient à prendre la place même d'où le désir s'est retiré ³ ». Or, non seulement cette formule donne la clé du passage de Gide à l'écrivain, mais, permettant de suivre la substitution de la lettre à cet autre venu incarner l'enfant « protégé », elle explique en quoi la destruction des lettres de Gide par Madeleine équivaut au meurtre de l'enfant. Si, en Madeleine, Gide ne reconnaît pas Médée, c'est parce que Madeleine, en tuant cet « enfant » et en s'émancipant de lui, sort de la case où Gide l'avait confinée, d'être l'absolue aimée et l'absolue non désirée. Dans le lieu même où le désir s'est fait désert, soit le lieu de l'Autre que l'enfant, relayé par le ou la partenaire, a d'abord peuplé, la lettre est ad-venue, au prix de disjoindre Madeleine du désir. Celle-ci alors, en brûlant ces lettres qu'elle avait pour elle-même érotisées, mais au terme d'un processus différent de celui par lequel Gide, de son côté, y avait misé son désir en les écrivant, scelle sa contre-volonté de ne plus être jouie, c'est-à-dire *mourue*, pour user de ce verbe à contre-emploi grammatical, et ce dès lors que, le désir de Gide s'étant fixé ailleurs (sur Marc Allégret, comme on sait), l'espérance tombe.

On aurait tort de prendre comme prétexte l'écart de signification entre la lettre-courrier et la lettre élément de l'écriture pour sous-estimer la précision de cette analyse, qui l'homologue à une séquence propositionnelle logiquement impeccable. Si l'homosexuel pervers aime l'enfant qu'il a été pour sa mère, c'est en renonçant au désir que cet enfant, comme objet, pourrait causer. Or, c'est une proposition manifestement controuvée, puisqu'il serait imbécile de soutenir qu'une relation homosexuelle est exempte de désir. Il nous faut donc corriger. Dans le cas de Gide, on sait que le désir, avec son prototype de premier émoi érotique, vient de la « seconde mère », cette tante délurée dont l'essai de séduction ne fut pas sans se laisser commémorer sous la forme métonymique du choix que Gide fit d'élire sa fille comme objet d'amour. Faut-il en déduire qu'il y a toujours une « seconde mère », une tentatrice, dans la condition du désir homosexuel ? Ce qui fait la singularité de la solution gidienne, c'est que le choix fait par Gide de Madeleine clive l'objet, amour-mort pour

3. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 763.

elle, amour-désir pour le partenaire homme. Mais, dans tous les cas, l'amour-mort ne porte-t-il pas son ombre sur l'amour-désir, et ce par l'intervention d'une vection vers le parent qui serait capable de protéger l'enfant de la mortelle protection maternelle ? Oui, bien sûr, et cette réponse donne à la théorie sa cohésion. Version donc vers un père qui serait idéalement et uniquement castrateur et qui ferait de la castration une action capable de réguler chez le fils sa relation de jouissance à l'objet, autrement dit de dompter ses pulsions. On peut ainsi relire la thèse freudienne, concernant la perversion, du primat du désaveu de la castration sur sa reconnaissance, en disant que la castration n'est pas reconnue pour ce qu'elle est, à savoir une loi dont l'empan est limité à asseoir la différence sexuelle, la part de l'Un et celle de l'Autre, mais qui ne peut d'aucune manière apurer, par une discipline exclusivement phallique, les comptes de la jouissance. La jouissance ne peut faire l'objet d'une comptabilité, ce qui d'ailleurs relativise l'importance du point de vue dit « économique ». Cette volonté d'une jouissance sans libido est ainsi à mettre à la charge d'une exigence supputée du père, qui ne consentirait à ouvrir par la castration le robinet de la jouissance qu'avec cette contrepartie d'un *exit* de tout intérêt érotique. Nul n'ignore les oscillations qui tissent le destin d'un homosexuel entre l'enfant dont il est le modèle et ce père dont il est le débiteur. Cependant, cette loi qui exige de tenir l'objet hors libido, et dont il est enclin à se faire le propagandiste, est *inapplicable*. C'est pourquoi, à loi inapplicable (et le masochiste est là pour contenir l'excès par un contrat), tricherie obligatoire. C'est au partenaire de jouir sans libido *fauté que le pervers puisse y parvenir lui-même*.

« Le spectateur anonyme »

Les propositions qui précèdent ont été aperçues par nombre de psychanalystes qui se sont penchés sur la question (P. Aulagnier, J. Clavreul, S. André). Sous le titre « Le spectateur anonyme ⁴ », Joyce McDougall propose justement un cas où le simulacre fonctionne là où le semblant défaille. Comme le dit d'emblée l'auteure : « En choisissant le jeu comme *modus vivendi*, M. K. [...] a, en fin de compte, opté pour la vie ⁵. » J. McDougall est kleinienne, et le *background* de sa construction clinique se réfère à une double temporalité, œdipienne et narcissique, ce qui brouille un peu la question de la castration en la cantonnant à l'Œdipe alors qu'elle concerne aussi le narcissisme. Cela étant, sa construction est articulée avec la finesse et la rigueur qui en rendent intelligible la clinique. Pour en restituer, d'une façon forcément restrictive, l'épure, je situerai d'un côté le symptôme, soit le jeu et son envers de tricherie (« faire croire *aux autres* que le faux est le vrai ⁶ »), l'esquisse du devenir de ce

4. J. McDougall, « Le spectateur anonyme », *L'inconscient*, avril 1998, p. 39-59.

5. *Ibidem*, p. 39.

6. *Ibid.*, p. 52-53.

symptôme dans une créativité littéraire, qui, quand elle se confirme, l’effraie parce qu’elle est source de plaisir et de réussite, enfin le fantasme qui sous-tend son « agir pervers ». Cet « agir pervers » consiste à fouetter sa partenaire dans le cadre d’un rituel immuable pour pouvoir parvenir à l’orgasme (la flagellation est donc apparemment la condition de celui-ci). Quant au fantasme, il présente un scénario dans lequel une femme bat une fillette sur ses fesses nues, et ce (c’est une question de J. McDougall qui suscite ce complément) sous le regard d’un « spectateur anonyme ». À quoi il faut ajouter les pratiques masturbatoires de M. K. devant un miroir. Avec raison, J. McDougall caractérise la vie de M. K. comme marquée par un *splitting* (clivage) qui répartit d’un côté le monde du jeu, dans lequel son analysant est capable de briller et de tout contrôler, et de l’autre le monde inquiétant, et réel, celui dans lequel, à un moment crucial de sa cure, M. K. confie à son analyste : « J’ai peur de bafouiller dans “le monde de autres”⁷. » De la cure elle-même, retenons deux événements : le retour d’un souvenir que la mère de l’analysant a raconté à son fils et dans lequel elle était poursuivie par son propre père (le grand-père donc de M. K.) avec un martinet ; un deuxième, ultérieur, est celui du récit de M. K. contenant une allusion à son petit frère. J. McDougall extrait de ce récit une interprétation dans laquelle elle fait remarquer à son analysant qu’il n’était pas l’unique objet du désir de sa mère. Dans sa théorisation, l’auteure expose les deux spécificités qui lui paraissent expliquer la structure perverse. D’une part, elle souligne « le *splitting* de l’objet paternel » entre un père châtré, humilié, mis hors jeu par la mère, et un grand-père idéalisé, pourvu d’« un pénis incastrable ». D’autre part, à partir du second souvenir, elle montre que les fesses nues du petit frère sont métonymiquement liées aux seins maternels. Ainsi la flagellation signifie-t-elle le désir de détruire la source même de la vie, ce qui entraîne l’angoisse d’une néantisation – la confrontation avec un « gouffre ».

Cette distinction se justifie sans doute à condition de faire remarquer que le *splitting* de l’objet paternel entre père mort et père réel imaginarisé (M. K. finissant par découvrir que son père a été moins absent qu’il a bien voulu le proclamer) est ce qui rend la castration maternelle, au niveau imaginaire de la destruction des seins, totale et irrémédiable, comme si la castration signifiait le triomphe de Thanatos, alors qu’elle signifie (si le Nom-du-Père est bien ce qui soustrait la loi à la mort) l’avènement d’un vivant, d’autant plus indestructible que transformé par le surmontement de la néantisation causée par le langage. Là est le vrai désaveu – soit un quiproquo sur la castration : on attendait Thanatos, et c’est Éros. Le pervers n’arrive pas à se consoler de ce qui compromet le règne de Thanatos. Mais, aussi et surtout, il sait, inconsciemment, que cette jouissance séparée d’Éros n’est que factice. Dans la cure, l’appel au père, que Joyce McDougall repère entre autres dans un rêve où l’analyste et l’analysant, dans un même lit, s’inquiètent de ce qu’un troisième personnage puisse

7. *Ibid.*, p. 51.

voir « les auréoles sur le drap », est donc un appel pour que le spectateur anonyme sorte de son anonymat. Mais n'est-ce pas en privant le spectateur de son nom que le pervers peut réaliser son fantasme ? Le spectateur, bien entendu, c'est le père, mais dont l'action castratrice (déchirer le fils de son adhésion au phallus imaginaire de la mère) est suspendue par la dépossession qu'il subit de son nom. Mais c'est aussi le fils, s'identifiant au voyeur, et conjurant par l'anonymat le risque d'être découvert. Enfin, si, dans la relation transférentielle, M. K. tente de situer son analyste à son tour comme voyeur, c'est bien d'un agir exhibitionniste qu'il s'agit pour lui et d'un forcer l'autre à jouir sans considération pour sa libido. Il s'agit donc d'un scénario fantasmatique très subtil, composé de plus d'un plan : la version vers le père y est indiquée, par allusion, dans le couple analysant-analyste (où les places de l'un et de l'autre sont d'ailleurs interchangeables). Le père qui, en tiers, pourrait défaire ce nœud pervers, est impuissant à le faire, faute d'avoir son nom, et il est réduit à voir. Ce qui caractérise la perversion est ce rapport à la loi : rien ne peut confirmer la castration maternelle si ce n'est un père au moins aussi tout-puissant que la mère qui exige, comme contrepartie de son action, que la castration soit privative. La différenciation sexuelle aurait alors comme conséquence du côté masculin une exclusivité du phallus quant à la jouissance, du côté féminin une absence de jouissance. Celle-ci ne pourrait alors être apportée que de l'extérieur, par le sadisme, voire dans sa pointe extrême, la nécrophilie. On évoquera, par exemple, les « exploits » du sergent Bertrand infusant aux frais cadavres qu'il déterrait dans le cimetière de Montparnasse une jouissance garantie inerte. Dès lors, le symptôme ne peut que contredire cette rigidité foncièrement injuste de la loi en falsifiant l'Autre (comme dans *Les caves du Vatican* d'André Gide). Cet Autre, ce père vers qui je tends, est faux. Solution sans doute déséquilibrante puisqu'elle renoue avec la menace d'une mère qui ne serait pas castrée. Dans le cours des analyses, il est vérifiable que les homosexuels ont une difficulté extrême à trouver une issue satisfaisante à ce dilemme, le moins pire étant peut-être une accommodation de couple qui n'empiète pas trop sur leur liberté symptomale. Il y a cependant une sortie moins domestique : la lettre à la place du désir. La lettre, en effet, comme lettre d'amour qui s'adresse à Madeleine dans le cas de Gide, est le seul lieu-tenant du sexuel quand le désir n'y est pas. La lettre invente son objet, contre l'évidence que l'objet ne cause rien. Enfin, dernière solution, il n'est pas rare de voir des analysants homosexuels interrompre leur cure par l'adoption d'une subordination à une loi théologico-totalitaire à laquelle le sujet *feint* (on le lui souhaite) de consentir.

Corrida

Procédons à un nouveau tour. Soit un homme exhibitionniste. Il est soumis, après être passé à l'acte dans un lieu public, à une injonction thérapeutique⁸. Il ne

8. Cas qui m'a été communiqué dans un « contrôle ».

récidive pas, mais, chez lui, quand il est seul, il se met nu et se promène ainsi, sans spectateur. Comment lire cette nouvelle conduite qui s'inscrit manifestement dans la ligne de son exhibitionnisme, sinon en considérant que, dans ce cas, le spectateur, c'est lui-même ? En se déshabillant, il s'imagine rendre visible... le phallus. Or, le phallus, en tant que symbole, n'est jamais que voilé, et aucun pénis, même en érection, encore moins aucun fétiche, fût-il un obélisque en fourrure, ne peuvent donner le change, sauf au pervers (pensons aux pratiques d'autoflagellation). Cette imagination forcée du phallus a pourtant une fonction qui est, encore une fois (alors que dans la psychose nous aurions une hallucination), d'interposition dans la relation mère-enfant et donc de désidentification de l'enfant au phallus imaginaire de la mère. Avoir le phallus symbolique dégradé en phallus imaginaire fait objection à être le phallus imaginaire, ce qui ferait régresser le sujet en deçà de la reconnaissance de la castration maternelle.

Sautons à peine un échelon pour, à propos de ce chef-d'œuvre noir écrit par André Pieyre de Mandiargues, *L'Anglais décrit dans le château fermé*⁹, rappeler le nom (initial) du héros : « Montcul », soit l'orifice unisexe qui est le seul réceptacle convenable pour ce phallus rendu (prétendument) visible. À ce membre, il faut en effet un cul, ou un vagin-trou, mais en aucun cas une « zone » approximative qui pourrait, par sa sensibilité irradiante, signifier au sujet que le monopole de la jouissance phallique est un mythe intégriste.

Ce livre qui ne pâtit ni ne pâtit de la concurrence avec *Les cent vingt journées de Sodome*, cette « corrida », selon le mot de l'auteur, culmine en effet effectivement dans une mise à mort. On pense à *L'acéphale* de Georges Bataille et surtout à l'expérience que ce signifiant évoque¹⁰. On ne jouera ni Proust contre Sainte-Beuve, ni Jean Ricardou contre Charles Mauron pour se demander s'il existe une raison de savoir si l'auteur est, ou non, pervers. Non par pusillanimité, mais parce que cet écrivain déjoue lui-même, dans une admirable préface, toute classification qui voudrait faire prévaloir le coût de l'assujettissement sur le cours du symptôme. Pour reprendre la thèse et la question que j'ai énoncées d'emblée, j'examinerai trois moments de ce livre.

Le premier concerne l'invitation qui est faite au narrateur de venir assister et participer (théâtre de *happening* ou *living theater*) aux « expériences » qui ont lieu dans le « château » de Gamehuche. N'insistons ni sur « gamehuche », terme érotique, à une voyelle près, ni sur le château qui est le lieu fermé censé incarner l'im-monde. Cet autre (le narrateur invité), bien que fort « intéressé » – c'est-à-dire, pour ne prendre qu'un exemple, excité au plus haut point par le spectacle d'un chien sodomitant une fillette préalablement livrée en pâture à un vivier de poulpes –, a un statut

9. A. Pieyre de Mandiargues, *L'Anglais décrit dans le château fermé*, Paris, Gallimard, 1979.

10. Cf. M. Fardoulis-Lagrange, *G. B. ou un ami présomptueux*, Soleil noir, 1969.

d'exception. Il n'est ni victime, ni serviteur, ni tout à fait complice. Le fait est qu'il sera le seul à échapper au sort des habitants de ce château, dévasté au final par une gigantesque explosion déclenchée par son propriétaire. Cet invité use de l'ironie provocatrice à l'égard du lecteur pour bien signifier, au cas où celui-ci, pris par l'action, l'aurait oublié, qu'il s'agit d'une fiction, voire manifeste un certain recul devant la dernière scène, recul d'ailleurs qui, perçu par Montcul, n'est pas sans le mettre en position suspecte, et donc menacée, vis-à-vis de son hôte. C'est à lui aussi qu'il revient de produire la distinction entre sa fonction, par ailleurs fictive puisque ce n'est pas lui l'écrivain, de narrateur survivant et qui le maintient dans le dehors du « château fermé » et les mises en scène organisées par le « héros » du récit, le sinistre Montcul. À la scénarisation perverse qui enferme s'oppose ainsi la fiction émancipatrice. De ce point de vue, Sade, comme auteur, s'assume et s'assume différemment comme pervers : nul narrateur dans ses récits, et s'il s'adresse au lecteur, comme à la fin des *Cent vingt journées*, c'est pour l'inviter à participer, par sa propre scénarisation, à se tourner vers le père, mais sans bénéficiaire pour autant de cette place de fictionnaire qui lui permettrait de ne pas être complice irrémédiable. Se tourner vers le père, ai-je écrit : ce père n'est pour Sade que la dictée de ses pulsions. Ce qui pourrait l'en détourner, l'attendrir, lui insuffler un état d'âme est strictement impensable à penser. Cet ordre est celui de la pédagogie idéale ¹¹, lumière sans couleurs.

Le deuxième moment est celui du récit fait par Montcul de la « passion » du général nazi Novar, et accessoirement de son lieutenant. Ce qui vient au premier plan est la trahison. Trahison de l'amitié qu'il affecte pour le nazi, puisqu'il le fait mettre hors d'état de nuire par des maquisards, sans que pour autant il manifeste une sympathie authentique pour la Résistance ni pour les deux juifs qu'il va utiliser comme agents du tourment envers les deux nazis. Il s'agit donc non pas d'un double jeu, mais de dresser une scène où le monde soit à l'envers : juif bourreau, nazi victime, « théâtre du jeu ». De cette façon, le crime est relativisé, et la possibilité est ainsi préparée de décréter innocent le criminel. Dans cette mise en scène, comme Montcul l'a déclaré précédemment, l'essentiel est la mise à mort, lui-même incarnant le grand prêtre de cette exécution. Que vise-t-il ? Je dirai volontiers que le pervers se qualifie d'une *demande sans désir*. Quelle demande ? Celle qu'un père *désire à sa place*. Cet échange cependant, s'il a l'avantage de mettre l'acte à la charge du père, oblige le sujet pervers à se forger l'objectif d'une jouissance désérotisée, qu'il impute imaginativement sans doute à sa victime, mais du même coup la libido qui lui revient est contradictoire avec ses principes. C'est pourquoi, très clairement, Montcul parle de la mise à mort de l'autre comme la seule façon d'*éteindre le désir*. Il s'agit bien, par la destruction de

11. J'appelle « pédagogie idéale » une pédagogie dans laquelle le censeur agit selon une loi, et non en fonction de son « intérêt » subjectif. Elle s'est développée de Locke à Kant, et sa pureté est l'avers de son inhumanité potentielle.

l'autre, de se réduire soi-même à la demande, appel sans fin à un père qui ne répond pas, qui répond d'autant moins qu'on en est le prêtre, parce que cette demande est foncièrement fausse, parce que le père invoqué, soit un père impitoyable, qui ne répond que par la privation, ce père n'existe pas. Le père de la castration, lui, n'est ni avec ni sans pitié. Aussi bien, plus que cette destruction de l'autre qui n'a de fin que quand le pervers, logiquement, se détruit lui-même comme autre, c'est la fabrique du faux qui constitue la ligne du pervers : ajouter des tableaux au Louvre (et non en dérober), mettre de vraies perles dans les huîtres du marché, etc. Le seul symptôme qui *vaille* est en effet celui qui trompe l'autre, par un tour inattendu que seuls réalisent les escrocs de génie¹² ou encore peut-être les travestis qui savent, se faisant femmes, qu'ils n'en sont pas. Ne laissons pas ce deuxième temps avant de noter, sans étonnement, que l'excès dans la modalité du meurtre est ce que Montcul dit être « sublime », reprenant les termes emphatiques que le philosophe du matin sut trouver pour hausser le sublime à la hauteur de l'impératif catégorique. Mais notons aussi cette nostalgie, vite réprimée, d'un amour vrai. Là-dessus, Montcul aurait dû écouter Freud : l'amour est toujours authentique (*echt*), seul l'objet n'est pas immuable.

Troisième moment. La scène d'atrocité pure qui conclut le livre est non pas rapportée par Montcul dans un récit, mais vécue directement par le narrateur qui, d'ailleurs, rend les armes devant le spectacle. Une femme, Bérénice, raptée bien sûr (son mari a été l'architecte de Montcul, qui n'a eu qu'à se louer de son excellent travail), est attachée sur une croix de Saint-André. À sa hauteur sur une autre croix, son enfant de quelques mois. Pendant qu'un des nègres l'empêche de fermer les yeux, l'autre, au rasoir, fend la peau de l'enfant en deux et l'écorche vivant sous le regard obligé de la jeune mère. Sans doute cette pieta d'un genre particulier peut-elle prétendre à représenter le couple mère-enfant dont fut issu le pervers. Ce qui est visé, très explicitement, c'est de permettre à la jouissance de regagner le corps de la mère : « Et c'était une femme froide, savez-vous ! Et même dans les bras de son cher mari, je ne crois pas qu'elle ait jamais beaucoup mouillé ! Mais elles sont toutes pareilles ; traitez-les comme je fais, elles jouiront comme des chiennes¹³. » Le diagnostic n'est pas déliquant : ce qui est traité ici est la séparation mère-enfant comme condition du retour, sur le corps d'une mère redevenue femme, de la jouissance. Nul besoin d'ajouter que nous pouvons parler ici d'une jouissance sans libido, qui met la victime en position d'être voyeuse forcée de son écorchement spéculaire. Un tel dispositif, s'il fait bander Montcul, suppose évidemment que, pour ce dernier, l'enfant soit le Titus ombilical de Bérénice.

12. On citera, comme escroc de génie, *the Confidence-Man* (le grand escroc) de Melville. Soit l'homme à qui on se fie et se confie parce qu'il a su amorcer, par ses propres confidences, un transfert d'égal à égal qui, s'il donne lieu à une arnaque, laisse quittes – c'est en tout cas l'avis du *Confidence-Man* – les deux protagonistes.

13. A. Pieyre de Mandiargues, *L'Anglais décrit dans le château fermé*, op. cit., p. 146.

Clôturons cette section par deux remarques. Le pervers, et c'est par ce moyen qu'il fait symptôme de sa conduite, contre l'aveu. Il imagine en effet que cet aveu est une reddition à la volonté de jouissance de l'Autre : contre-aveu donc (*Verleugnung*) de la castration. Or, dans le même temps, et c'est ce qui fait la contradiction motrice de son assujettissement, il manipule l'autre de telle sorte que celui-ci devienne le porteur de ce même aveu, et s'en persuade. Telle est la place dévolue à son, sa partenaire. Pasolini, génialement, dans *Salo*, a inscrit le pervers à la droite de la droite. Le pervers, lui, voudrait quelquefois se faire passer de gauche, comme Montcul flirtant avec les résistants. Ces positionnements politiques ne sont pas sans intérêt pour extraire la perversion de son éther plutôt naturellement apolitique, et pour souligner que la transgression de la loi, quand elle est pieuse, déshumanise la loi et la surmoïse.

Le triskel de Roissy

L'Histoire d'O, roman de Pauline Réage (gardons le pseudonyme de celle qui fut l'amante de Jean Paulhan) est désormais un classique. La sanction est plus floue quant au deuxième récit, qui se présente comme une suite, et dont O. reste l'héroïne : *Retour à Roissy*¹⁴, précédé d'un texte qui éclaire les « circonstances » des deux romans, une partie de la biographie amoureuse de l'auteur. « Suite » en réalité ne convient pas. Dans sa très belle postface, Pieyre de Mandiargues pose la question, faisant remarquer que *Retour à Roissy* est peut-être un chapitre, initialement retiré, d'*Histoire d'O*, ou encore que l'auteure a proposé, juste avant la table des matières, une autre fin au livre, dans laquelle O. se donne la mort, interdisant ainsi toute suite. Quoi qu'il en soit, d'un récit à l'autre, nous passons de l'équateur à l'Arctique, et le lecteur qui attendrait de trouver dans le second les mêmes descriptions érotiques que dans le premier serait déçu. *Retour à Roissy* ne décrit plus dans le détail les scènes sexuelles, mais dit le fait, jusqu'à réduire O. à une fiche anthropométrique au verso de laquelle sir Stephen a écrit : « À fouetter. » Il y a même, page 48, une procédure de distanciation, inédite dans le premier roman : « Ici s'insère une scène brève, vue comme une séquence de film. » Cette mutation théorique signe le changement de position subjective d'O. (et probablement de l'auteure). Dans *Histoire d'O*, René, son amant, cède O. à sir Stephen. O. change alors d'objet d'amour, et elle se dévoue corps et âme à la perversion de sir Stephen parce qu'elle l'aime. Elle se prête, plutôt qu'elle ne se donne, aux fantasmes de son nouvel amant, elle les anticipe même, ou les complète. Dans *Retour à Roissy*, le tableau change, parce que l'amour d'O. se trouve miné par une question qu'elle ne peut éliminer. Maintenant qu'elle est à Roissy, dans un bordel de luxe dont sir Stephen est manifestement un des actionnaires, sinon le propriétaire, O. n'est plus sûre que, quand elle est livrée à d'autres hommes, ce soit pour le « plaisir » de son amant : « Elle lui servait de monnaie d'échange, mais d'échange

14. Pauline Réage, *Retour à Roissy*, Jean-Jacques Pauvert, 1969.

pourquoi ? [...] avec son corps livré il payait, il achetait quelque chose, mais quoi ? » (p. 38). O. sait désormais qu'elle est une marchandise, et que les flagellations qu'elle a subies étaient non pas pour satisfaire la libido de son amant, mais des moyens pour ajouter de la valeur au produit qu'elle était devenue – objet sexuel silencieux. Il est alors tentant de voir dans le nouveau récit une dénonciation de l'industrie du sexe, si ce n'est ce trait qu'O. rapporte de l'ascendance de sir Stephen. Il appartient au clan « mal famé » des Campbell : « Les Campbells ont trahi les Stuarts » (p. 45). Est-ce que sir Stephen ne l'aurait pas trahie, elle ? Certes, il lui a d'emblée dit qu'il voulait obtenir d'elle « par soumission et obéissance pures ce qu'elle s'imaginait n'accorder que par amour » (p. 39), mais ne savait-il pas qu'en lui parlant ainsi il stimulait son amour, son désir de le sauver de son cynisme grâce à la force de son amour ? Calcul banal. *Retour à Roissy* est ainsi le récit d'un questionnement en cours qui cependant n'aboutit à aucune décision, même après l'assassinat probablement commis par sir Stephen pour des motifs mafieux d'un homme, Carl, auquel il l'avait livrée. Le livre s'achève sur un non-lieu : O. est libre de quitter Roissy, mais le fera-t-elle ?

Revenons alors à ce que nous dit, diacritiquement au récit, Pauline Réage : « Les pages que voici, écrit-elle en exergue, sont une suite de l'*Histoire d'O*. Elles en proposent délibérément la dégradation, et ne pourront jamais y être intégrées. » Ces mots tirent, pour l'auteure, la conséquence qu'O. n'a pas tirée¹⁵ : vanité, pour une femme, de se consacrer à la satisfaction du fantasme imputé à l'homme qu'elle aime, parce que cet homme, quel qu'il soit et même si son amour pour cette femme reste intact, est irréductible à ladite satisfaction. Autrement dit, le rêve de faire Un avec l'homme échoue dans ce biais. En touchant ainsi à ce que Lacan a nommé transitoirement castration réelle, qui permet de reconnaître la différence entre castration symbolique et division, qui implique le deuil de ce qui manque sous la forme d'une perte assumée (ainsi la satisfaction du fantasme de l'homme n'est pas la jouissance de l'Homme, ni objectivement ni subjectivement), Pauline Réage ouvre l'espace pour elle-même d'une jouissance qui ne se laisse pas « chausser » par la castration. Sa soumission peut devenir passivité sans qu'il soit besoin d'un maître pour en garantir la qualité. Jouissance de l'Autre à jamais Autre, et non pas de l'Autre réduit à l'Un.

Visitation de la structure

Chaque époque de la psychanalyse a son préjugé contre. À l'époque de Freud, ce fut contre la psychose, à celle de Lacan, et encore aujourd'hui, contre la perversion. Ainsi vont les psychanalystes, quelquefois inattentifs à la *dialectique* du désir. L'une

15. Cf. C. Lamarche, *Carnets d'une jeune soumise de province*, Paris, Gallimard, 2004. Dans ce roman, l'héroïne tire la leçon de sa liaison avec un amant sadique avec ces mots : « L'humiliation, pour être pure, doit être solitaire. » Cette formule d'une passivation sans Autre donne une des clés de la jouissance féminine.

sort ses ciseaux quand un désir se pointe, l'autre lui bâtit un autel. Chacune des formes d'assujettissement (car il y a non pas des structures, mais la structure) recèle un potentiel de questionnement relatif à la structure, et ne doit donc jamais être définie déficitairement, mais positivement. Elle donne à apercevoir, en l'hypostasiant, une dimension du désir : la psychose dénaturalise la relation d'inclusion externe du langage, la névrose fixe la limite de la castration, la perversion exhausse l'universalité du fantasme. Dans ces trois configurations, il s'agit de repérer la modalité selon laquelle « le désir assujettit ce que l'analyse subjective ¹⁶ », en permettant au symptôme de s'émanciper de son asservissement au fantasme ou au délire. À cet égard, dans la perversion, ce qui fait obstacle à cette subjectivation par l'analyse, c'est le collage trop parfait du désir au fantasme, qui a pour double conséquence de produire un malentendu sur le symptôme et de faire silence sur la pulsion qui, silencieuse de nature, n'attend que ça.

Un signifiant, quel qu'il soit, dit ou entendu par un sujet, coupe celui-ci de l'Autre, lieu d'origine de ce signifiant, selon une opération qui ne prélève sur l'Autre une part qu'en constituant dans le sujet le verso de cette part qu'il faut perdre. Ainsi, un jeune garçon, dit autiste, ne peut prendre tel objet à son analyste qu'en déposant préalablement quelque chose qui faisait, l'instant d'avant son dépôt, partie de lui (peluche contre cendrier, par exemple). Ce n'est pas là encore, à ce premier niveau, échange monétaire, ou paiement, dans la mesure où le cendrier de l'Autre n'est que l'endroit de la peluche du sujet, ou son envers. L'objet dit *a* se constitue, ainsi que le configure Lacan, comme part prise dans le cross-cap, c'est-à-dire cette structure composée par la jonction d'une surface virtuellement bilatère et d'une surface unilatère. Puisque ce cross-cap est le fantasme, on voit comment l'objet y est pris par sa constitution même. La finalité de l'analyse, on le sait, est l'extraction de cet objet, mais encore faut-il que le montage du fantasme d'abord soit reconstruit. Pour donner encore une fois chair sensible à ce processus, disons que tel veuf ou veuve, père ou mère, etc., peut dans l'expérience spirite, si étrangère pourtant à la psychanalyse, constituer comme objet, grâce à la fiction de l'au-delà, l'être cher qu'il a perdu, et commencer ainsi son deuil.

Or, la perversion (dont on sait qu'elle n'exempte ni la névrose ni la psychose) est le vecteur nécessaire de cette mise en place du fantasme. Le fantasme est pervers. La perversion donne au désir la mission de réaliser la loi, ou plus exactement de faire apparaître la loi comme ce qu'elle est : le désir refoulé. La perversion ne peut dire directement à la mère : tu ne coucheras pas avec ton fils, car la mère, comme initiatrice de la sexualité de son fils, déjoue ce commandement trop grossier. L'interdit, pour agir, doit donc être adressé au fils : tu ne coucheras pas avec ta mère. Et c'est cet

16. J. Lacan, *Écrits*, op. cit.

interdit-là que la mère reprend pour déférer à la loi. La perversion tente de contourner cette loi, disant au fils : ce qu'on t'interdit par la loi, c'est ton désir – refoulé. Mais, comme le montre l'exemple de Dolmanché, le héros sadien, on peut bien, pour suivre l'injonction perverse, violer sa mère, c'est aussitôt pour la recoudre : l'exception du viol confirme la règle de l'interdit, situant la perversion comme « chiqué », pour reprendre l'audacieuse dénomination de Lacan.

Dès lors, on peut ordonner quelques propositions.

Le fétiche est bien, dans la perversion, fondamental. En effet, il est la forme que prend l'objet « aperçu dans la coupure du signifiant ¹⁷ ». Qu'est-ce à dire ? Comme fétiche, il désavoue ce que le sujet a bien dû reconnaître, à savoir que l'Autre maternel est châtré. Du même coup, il laisse dans l'ombre l'agent par lequel cette castration a lieu : le père réel. C'est pourquoi, dans « Kant avec Sade », Lacan considère qu'une des figures imaginaires de ce père réel, « la troupe des tourmenteurs », c'est aussi l'objet *a*, mais encore inclus dans le fantasme et se confondant avec l'objet de la pulsion sous le chef d'objet du désir. Version vers le père veut dire ne pas perdre le père réel tout en ne le reconnaissant pas comme tel ou plutôt...

...Qu'est-ce à dire quand je parle de la non-reconnaissance du père réel ? Il s'agit de sa méconnaissance, en ce sens que le sujet le situe comme agent non de la castration, mais de la privation. C'est pourquoi le sujet pervers s'en garde, et considère comme sa mission de conduire l'autre à partager son fantasme en le réalisant, c'est-à-dire en acceptant cette privation du phallus, privation qui pourrait lui procurer une jouissance absolue, c'est-à-dire sans libido. Lui, modeste artisan, feint de rester en marge de cette fête suprême, comme l'escroc faisant à ses victimes la confiance des profits qu'ils pourraient réaliser et dont il leur offre généreusement l'exclusivité. Or, l'os est bien que, à ses dépens, le pervers doit convenir que, sans phallus symbolique, c'est non pas à la jouissance absolue qu'on accède, mais à pas de jouissance du tout : face tu perds, pile tu ne gagnes pas. Dans ce sens, il faut rendre hommage à quelques formules précieuses de Piera Aulagnier-Spairani ¹⁸. Celle-ci fait remarquer que, si pour le pervers la mère a été châtrée par le père, c'est bien au sens de la privation (manque réel d'un objet symbolique). De ce fait, le pervers ne veut pas entendre que la mère désire le père et qu'elle est désirée par lui. Pourquoi ? Ne faisons pas une étio- logie finaliste, mais il reste clair que, dans ce cas, il est aisé de poser dans le couple d'un côté une mère sainte, et intouchable, de l'autre un père radicalement impuissant, y compris dans sa violence si c'est le cas, de telle sorte que le pervers, pour ne pas suc- comber totalement à la mère, et préserver la chance d'un symptôme, doit faire du père

17. *Ibid.*, p. 610.

18. P. Aulagnier-Spairani, « La perversion comme structure », *L'inconscient*, vol. 2, avril 1967, p. 11-43.

un privateur absolu. Le désaveu du pervers porte « sur le désir de la mère pour le père », désaveu dans lequel le sujet se piège inauguralement.

Ces propositions valent pour le masochiste et le fétichiste, pour le voyeur et l'exhibitionniste, pour le sadique et l'homosexuel, le pédophile ou le nécrophile, etc. La corde invisible qui les relie est que, confronté à la falsification qu'induit le phallus symbolique (en accréditant l'idée que la jouissance ne s'obtient que de là et qu'il n'y en a pas d'autre), il veut convertir son partenaire à un évitement de cette falsification en lui assignant de renoncer à ce phallus trompeur. Là où le névrosé « traverse » cette falsification en faisant d'une femme la partenaire index de cet empan limité du phallus quant à la jouissance¹⁹, le pervers compte sur l'autre pour endosser cette pseudo-solution à la falsification phallique. Ce faisant, il se défausse sur l'autre, car lui s'accommode de cette falsification. Il s'en accommode, dans la mesure où il la croit inéluctable, en imaginarisant le même phallus : fétiche, sexe du partenaire, fouet, son propre sexe, enfant, cadavre... partout est présent ce « Canada dry » du phallus censé prévenir l'aveu de la castration maternelle tout en le protégeant de l'engloutissement auquel il succomberait... si la mère n'était pas castrée. Ainsi, il fait de cet imaginaire le vrai, soit le non-faux, et c'est là dans ce tour de passe-passe que se constitue son symptôme. En même temps, dès lors qu'il appréhende la précarité de cet équilibre, il est de plus en plus tenté de se sacrifier à une version vers le père au nom de la nécessité « supérieure » (la raison d'État) de cette falsification. Certainement, dans cette option-là, il finit par se dé-mettre, en solvant son symptôme sans d'ailleurs le dissoudre.

La falsification

« Falsification » est un anglicisme introduit dans la langue française pour désigner toute procédure capable de démontrer la fausseté d'une théorie (K. Popper). C'est à ce titre que le phallus symbolique, parce qu'on ne peut à la fois l'être et l'avoir, supporte la fonction de la falsification en tant que telle. Le sujet pervers est assujéti par un malentendu à cette fonction dans ce sens que, pour lui, faire l'aveu de sa soumission à la loi phallique serait renoncer à récuser ce qu'il appréhende, à tort, comme conséquence de cette falsification, à savoir que la sexualité (être homme ou femme) commanderait toute la jouissance. Or, il n'y a pas d'un côté la jouissance phallique, réservée à ceux qui ont le phallus, et de l'autre pas de jouissance pour celles qui ne l'ont pas. Or, c'est là le malentendu : le père exigerait, pour prix du jouir, non la castration (manque symbolique d'un objet imaginaire) mais bien la privation. Autrement dit, jouir aurait pour condition une désérotisation. C'est pourquoi, avec Lacan, le

19. La femme névrosée, plus directement, *sait* cette impuissance foncière du phallus chez l'homme, l'érection n'étant que l'exception qu'elle cause.

paradigme de la perversion se déplace du fétichisme (qui a trait au désaveu) au masochisme. C'est pourquoi aussi ce dernier est-il originaire, par rapport au sadisme, et que le sujet pervers, ne pouvant s'appliquer à lui-même cette exigence de jouir sans libido (puisque le masochisme est déjà, comme l'écrit Freud, un « alliage » entre Éros et Thanatos), veut l'appliquer au partenaire (application exemplaire dans le sadisme, mais présente aussi dans l'exhibitionnisme, le voyeurisme, la nécrophilie, partout où l'autre est l'objet d'un forçage). C'est pourquoi enfin, sans qu'il soit besoin de prendre en considération une conduite directement sexuelle, l'escroquerie est l'âme de la perversion : elle consiste à faire croire à l'autre que la falsification est une vérification et que la division sexuelle peut être surmontée. On peut faire ainsi l'impasse sur la fonction phallique à condition de risquer la perte d'Éros, mais cette perte, encore une fois, ne peut pas menacer l'escroc mais seulement sa victime. Abraham, ce grand contemporain solitaire de Freud (le seul dont la clinique ne pâlisce pas à côté de celle de celui qu'il considérait cependant comme son maître), n'a pas manqué de dresser ce portrait de l'escroc en tant que porteur du démenti à la castration, déjouant la loi avec une ingéniosité confondante, dans son célèbre article « L'histoire d'un chevalier d'industrie à la lumière de la psychanalyse ²⁰ ».

Il y a d'autre part, à côté de ce rapport au père dont le sujet pervers voudrait qu'il ne soit pas réel, un bénéfice subsidiaire, qui est de désavouer la castration maternelle en la faisant passer pour ce qu'elle n'est pas, à savoir une abdication au jouir. Le quiproquo premier se situe là : la castration a été reconnue, mais, ayant été reconnue, elle est désavouée parce que le sujet l'a interprétée comme privation. C'est donc d'un brouillage de l'action du père réel (agent de la castration) qu'il s'agit. Ce brouillage peut avoir son origine dans le double mépris de la mère pour le père et du père pour sa femme, comme Thomas Mann en a eu l'intuition dans son roman *Les confessions du chevalier d'industrie Felix Krull* ²¹.

Du fait de cette hiérarchie temporelle, qui a pour conséquence une relecture rétroactive du rapport à la mère à partir de ce malentendu portant sur la volonté de jouissance exclusive prêtée au père, on conçoit que le membre phallique, imaginarisé, dévoilé (vérité crue... ou crue) soit poteau d'arrimage ou ancre. Mais il y a d'autres solutions qui, pas plus que la première, n'entament l'assujettissement pervers :

– l'idéalisation du père, qui scelle la métaphore paternelle comme enfermement : le père est Dieu, Dieu est le père. Le réel n'est que la reconnaissance de ce sens orienté. Je ne suis pas le seul à avoir noté cet avatar des cures d'homosexuels : la conversion religieuse ;

20. Dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Payot, 1966.

21. Albin Michel, 1956.

– l’amour, dans sa contingence. C’est l’observation majeure d’Abraham : le sujet dont il parle cesse ses escroqueries quand il parvient à une relation d’amour stable avec une femme. Il y a cependant un bémol à apporter sur cette « guérison » par l’amour. Abraham écrit : « [...] il se rendait compte, et se l’avouait à lui-même, que la durée de cet état dépendait de sa relation avec sa femme. Les anciennes tendances pourraient faire irruption, car il sentait au tréfonds de son être que la vieille agitation de ses pulsions demeurait encore en lui, si cette relation venait à s’altérer ». On ne saurait cependant sous-évaluer cette solution. Elle implique en effet un changement dans la relation à la mère (dont la femme aimée se trouve être un substitut) qui peut être formulé ainsi : la perte de la mère non castrée est désormais susceptible d’un deuil parce que la mère s’est constituée en objet, malgré le mépris (ou la méprise) supposé dans lequel elle est tenue par le père ;

– enfin, la troisième solution, qui est celle dont Lacan fait état à propos de Gide, soit l’advenue, à la place où le désir pervers s’est retiré, de la lettre. On peut faire à cet égard deux remarques supplémentaires. Dans le cas précédent, c’est l’objet qui fait pièce à la pulsion de vol. Ici, c’est la lettre. Ensuite, ce désir qui s’est retiré est celui de Gide pour Madeleine, la fille de sa tante séductrice. On peut en déduire que ce désir portait non sur la femme, mais sur l’enfant – qu’il était de nature pédophile.

Comme on le sait, cette chute du désir pédophile n’a pas arrêté Gide à l’égard des jeunes garçons, mais elle a quand même institué une limite – au regard de l’inceste. On peut rencontrer le même trajet chez Marcel Jouhandeau ²². D’abord, on retrouve cette même « condition dans l’Autre », un non-couple : « Rien ne vient lier les époux – une sainte femme unie à un centaure – sinon un rapport de type sado-masochiste. La scène primitive est représentée par lui sous la forme d’une variante du sacrifice d’Abraham : “Enfant, je ne puis jamais me représenter autrement mon père qu’avec horreur, hagard, le couteau brandi au-dessus de ma mère. Mais un ange retenait son bras au dernier moment ²³.” » Puis, comme dans une anticipation de la formule de Lacan, nous avons cette extraordinaire formule de Jouhandeau pour qualifier son œuvre : « Chaîne de signes au-dessus d’un gouffre. » Quel est ce gouffre, sinon celui de l’absence phallique chez la mère, en tant que révélatrice d’un néant là où le sujet, en naissant, croyait avoir émergé dans l’existant. C’est certainement dans ce gouffre que se perd le désir pervers originaire, qui ne peut qu’avoir été d’incarner dans son être l’enfant qui aurait pu pallier cette privation mortelle. Le désir d’être cet enfant étant banni au nom de l’interdit de l’inceste, la pédophilie, plus haut mentionnée, peut rester comme tentative de l’avoir, ce qui suppose qu’alors, secondairement, le sujet s’est identifié à la mère.

22. Cf. Merlet : « J’ai fait religion de ma perversion et perversion de ma religion », dans A. Merlet et H. Castanet, *Le choix de l’écriture*, Rumeur des âges, 2004.

23. *Ibid.*, 40.

De ces trois « solutions » cependant, aucune n'est spécifiquement analytique. Seuls la religion et l'art peuvent se réjouir de la première et de la troisième²⁴. La seconde, peut-être, est la moins éloignée de la finalité freudienne. Elle mobilise en effet un « premier transfert » ou plutôt une modalité de transfert qui ne s'inscrit pas dans une perspective où le partenaire serait réduit à être le partenaire-du-pervers (comme le persécuteur le serait du paranoïaque), soit celui qui doit renoncer à sa libido (sa liberté) pour jouir. Elle se présente donc comme une condition, nécessaire bien qu'insuffisante, de la relation analytique.

Pour tracer le profil d'une issue authentiquement analytique, il est nécessaire de revenir au symptôme. Le sujet n'est tel, c'est-à-dire constitué par sa division, qu'à partir du moment où il introduit avec un symptôme, quel qu'il soit, le grain permettant d'enrayer la volonté de jouissance inhérente à l'Autre, maternel d'abord. Fondamentalement, un symptôme est *signe de*. Originellement, il est signe de ce que l'Autre n'entre jamais dans la structure que sous la condition d'un prélèvement, celui de l'objet partiel qui est objet enlevé à l'Autre mais, simultanément, objet soustrait à celui qui, ainsi, est assujéti. Cette séquence de l'assujétissement est lisible dans la mise à plat du discours du maître S1 – S2 – a – \$. On peut constater que, dans cet ordre, le point de départ est dans l'asphérique du langage (S1-S2)²⁵, que *a* désigne le prélèvement dans l'Autre qui divise le sujet. Cela étant, *a*, si le symptôme peut s'en saisir comme signe de ce que l'Autre est incomplet (ainsi dans ce symptôme précoce d'un refus du lait maternel), ce n'est qu'avec la mise en place de la fonction phallique que la partialité des objets *a* pourra assurer le sujet, par la castration de l'Autre maternel, de la nécessité structurale et non accidentelle de cette incomplétude. La négativation phallique (– φ) va intégrer les objets partiels dans une même opération : celle de l'image spéculaire du sujet se soustrayant irréversiblement de toute possibilité de compléter l'Autre et produisant ainsi le phallus symbolique (Φ), dont la condition est d'être voilé justement pour éviter sa redégradation imaginaire. Or, c'est là qu'il faut situer l'advenue de la surdité perverse. En interprétant, pour des raisons sans doute liées à la combinaison parentale, la castration comme une privation, il se retrouve aux prises avec la menace d'être entièrement livré à la volonté de jouissance de l'Autre, mais, cette fois, l'Autre est le père. Dès lors, pour contrer cette menace, il doit s'élever contre ce que j'ai appelé, en suivant Lacan, le falsus du phallus. Il est faux qu'un homme soit une femme. Voilà ce qu'est, dans sa quintessence, la falsification phallique. Et c'est à cela que s'oppose le pervers, en faisant valoir un symptôme qui vient entamer la volonté de jouissance de l'Autre qui voudrait lui imposer de se soumettre

24. Cf. cependant A. Gide, *Retour d'URSS*.

25. Cf. la contradiction de Russell : S1 est le signifiant qui, ne devant pas appartenir à l'Autre, y figure par forçage ; S2 le signifiant qui, pouvant lui appartenir, n'y est pas. Telle est la matrice logique de « l'asphérique ».

à cette falsification. Disons alors ce symptôme : il est vrai que l'homme est femme. Thomas Mann, dans son roman, a perspicacement décrit non ce trait pervers, mais ce *trait-du-pervers*, à savoir le travestisme, celui de Felix Krull appelé par ses parents « tête à costumes ». Le faux est vrai, tel est le message du symptôme que le pervers impose à son partenaire, à ses partenaires, y compris dans les formes sexuelles diverses par lesquelles ce message se manifeste. Nous n'aurions alors qu'à suivre son exemple (c'est ce que le névrosé est tenté de faire) qui consiste à relativiser la fonction phallique, si cette relativisation n'avait pour motif la confusion entre privation et castration, qui ne laisse aucune place à la jouissance suppléante des femmes, celle qui advient là où la castration ne peut plus faire « chaussoir ». C'est une véritable « faute intellectuelle », pour reprendre cette expression implacable du poète dont Gide a dit que, au regard de ses « chants », son œuvre à lui ne valait pas grand-chose, qui oblige le pervers à fabriquer ce partenaire idéal : le masochiste sans chiqué. En vain.

Démontons cette faute.

Le sujet pervers est bluffé par cette absolutisation de la castration qui, à la condition de l'exclusion de la libido, fait promesse d'une jouissance intégrale. Ne pouvant cependant y prétendre, ou ne voulant pas s'y prêter parce que cette jouissance serait le « gouffre » de sa néantisation (dont l'avant-goût aura pu être la disparition de la mère liée à son sort entr'aperçu de mortelle), il charge l'autre, le partenaire, de réaliser cet objectif légal. C'est son altruisme. Quant à lui, puisqu'il s'imagine que la fonction phallique, qui récuse l'équation homme = femme, est le fruit empoisonné de cette privation, il dénonce le mensonge de cette falsification en prêchant que le faux (homme = femme) est vrai, message qui constitue le radical de son symptôme – celui d'un escroc honnête.

Reste à parer au risque qui surgit de ce montage, celui d'abolir la reconnaissance de la mère châtrée, et c'est pourquoi il greffe à ce message du symptôme (je ne veux pas être joui par le père) une défense qui consiste à dévoiler le phallus pour s'en remparder contre la menace primaire : être joui par la mère. L'exploit n'est tenable en réalité que dans la fiction, celle de *Pedro Paramo*, le roman de Juan Rulfo : le narrateur ne peut narrer que parce qu'il est mort. Ainsi se nouent, une fois encore grâce aux lettres, l'impossible du fantasme et l'immortalité de la libido.

Que dire alors de la cure du pervers ? Sinon qu'elle a à démonter ce qui s'est coagulé dans le fantasme et a figé le désir afin de remonter jusqu'à la vraie source, là où le sujet est encore libre de ne pas goûter ou de goûter follement le lait maternel.